

Les temps des abus

Dans un essai de 2013 sur les inégalités, Joseph E. Stiglitz démontre comment le phénomène n'est pas tombé du ciel, comment il a été produit par le nouvel Etat capitaliste et comment la petite minorité qui gouverne le monde œuvre à reproduire^(*).

L'injustice que le monde vit, sans que nulle force politique ou sociale ne puisse inverser le cours des choses, n'est pas le produit des seules forces du marché. Pour Stiglitz, si les lois économiques sont universelles, «la croissance des inégalités, en particulier les montants captés par la frange supérieure du 1% de la population, est une réussite typiquement américaine». Il y voit une inégalité hors normes qui risque de se consolider car les forces qui sont l'origine de cet état de choses sont désormais sans rivalité aucune.

Il s'ensuit des inégalités jamais égalées, ni aux Etats-Unis, ni partout ailleurs, et dont la croissance connaît une vitesse exceptionnelle.

Le traitement préconisé est de tailler les excès vers le haut, consolider les couches intermédiaires et accorder assistance à «ceux d'en bas». Si chacun de ces objectifs nécessite à lui seul tout un programme, il reste qu'aucun programme n'est viable s'il ne passe pas par «une meilleure compréhension de ce qui a donné lieu à chaque facette de cette inégalité inhabituelle».

Les formes extrêmes de concentration du pouvoir économique et politique dans les sociétés précapitalistes de l'Ouest ne peuvent plus recourir aux arguties du passé : «A un moment, la religion a expliqué et justifié l'inégalité : ceux qui sont au sommet de la société l'étaient pour des raisons de droit divin et remettre

en question l'ordre social revenait contester la volonté de Dieu. Cependant, pour les économistes, les scientifiques et les politiques d'aujourd'hui, cette inégalité ne relève pas d'un ordre social préétabli.»

Historiquement, les inégalités trouvent leur première source dans le militarisme et son corollaire le butin de guerre. Les conquérants avaient le droit d'extraire autant qu'ils pouvaient des vaincus et l'ordre philosophique dominant dans l'antiquité ne voyait pas de mal à ce que des humains soient traités comme tels.

«Comme la notion de droit divin est devenue inopérante avec l'avènement des Etats-nations, les tenants du pouvoir se sont mis en quête d'autres bases pour défendre leurs positions.

Avec la Renaissance et les Lumières, qui ont sacralisé la dignité de l'individu, et avec la révolution industrielle, qui a conduit à l'émergence d'une vaste sous-classe urbaine, il est devenu impératif de trouver de nouvelles justifications à l'inégalité, d'autant plus que les voix les plus critiques du système, comme Marx, criaient à l'exploitation.»

La technologie et la rareté, agissant à travers les lois ordinaires de l'offre et de la demande, jouent un rôle dans la formation de l'inégalité d'aujourd'hui, mais quelque chose d'autre que le travail opère, et ce «quelque chose d'autre» n'est autre que l'Etat, soutient Stiglitz.

Celui-ci est un répartiteur de ressources (à la fois ouvertement et de façon moins transparente) à travers les impôts et les dépenses sociales ; il intervient dans la répartition des revenus qui se dégage du marché ainsi que dans la dynamique de l'accumulation, au moyen, par exemple, de la taxation des successions ou de la gratuité de l'éducation publique.

Par ailleurs, l'interférence croissante de l'Etat prend des formes insoupçonnées, allant de subven-

tions gouvernementales ouvertes (comme dans l'agriculture) aux subventions cachées (restrictions commerciales qui réduisent la concurrence ou de subventions cachées dans le système fiscal).

«La façon dont le gouvernement américain remplit ces fonctions détermine l'ampleur des inégalités dans notre société. Dans chacun de ces domaines, il y a des décisions subtiles dont bénéficient certains groupes au détriment des autres. L'effet de chaque décision peut être insignifiant, mais l'effet cumulatif d'un grand nombre de décisions, prises au profit de ceux en haut, peut être très important», rappelle Stiglitz.

La concurrence a pour vertu bien théorique de limiter les profits démesurés, mais si les gouvernements ne garantissent pas que les marchés restent ouverts, qu'ils ne chassent pas les abus de positions dominantes, toute la construction est un leurre.

A ce titre, il est attendu des forces concurrentielles quelles limites devrait avoir la rémunération des dirigeants à des proportions acceptables et qu'elles adaptent les «lois de gouvernance d'entreprise».

De nos jours, l'homme excelle dans le vice plutôt que dans la vertu : «Certaines des innovations les plus importantes dans les affaires au cours des trois dernières décennies ont consisté non pas à rendre l'économie plus efficace, mais à déceler la meilleure façon d'asseoir un monopole ou de contourner la réglementation gouvernementale visant à aligner les rendements sociaux et les récompenses privées.»

Aussi, dans de telles conditions, la compétence et le génie ne sont pas de mise : «Pensez à Alan Turing, dont le génie a fourni les mathématiques sous-jacentes de l'ordinateur moderne, à Einstein, à la découverte du laser (dans laquelle Charles Townes a joué un rôle central) ou à John



Par Ammar Belhimer
ammarbelhimer@hotmail.fr

Bardeen, Walter Brattain et William Shockley les inventeurs de transistors, ou encore à Watson et Crick qui ont démêlé les mystères de l'ADN, sur lequel repose une grande partie de la médecine moderne. Aucun d'entre eux ne figure parmi ceux que notre système économique a le mieux récompensé».

Les succès de ceux qui sont au sommet de la répartition de la richesse tiennent au génie dans l'élaboration de meilleures façons d'exploiter les pouvoirs du marché et d'autres imperfections du marché. Ils excellent dans le pouvoir de s'assurer que la politique fonctionne pour eux plutôt que pour la société en général.

A. B.

(*) *The Price of Inequality : How Today's Divided Society Endangers Our Future* (Le coût des inégalités : Comment la division actuelle de la société met en danger notre avenir). De larges extraits de l'ouvrage viennent d'être publiés sur le site <http://economics.com/nobel-prize-economist-says-american-inequality-didnt-just-happen-it-was-created/>.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Au nom de la dignité et de l'humanité, arrêtez ce supplice !

Demain, ici même, dans l'esprit de cet espace, c'est-à-dire toujours sans pitié, je révélerai enfin l'identité du ministre du gouvernement Sellal qui détient un compte...

... CCP !

On nous demande de nous offusquer des Unes des confrères français. On nous suggère qu'il faut nous lever comme une seule plume pour dénoncer l'atteinte à l'image de Abdekka. J'ai vu les images de Boutef, ou plutôt la vidéo où on le voit recevant Valls. Désolé, mais la première atteinte à Abdelaziz Bouteflika a été commise par ceux-là mêmes qui l'ont amené là, ce dimanche funeste. La «première violence» pour reprendre une expression «phare» des années réconciliationnelles, ça a été de faire subir à cet homme malade un traitement inhumain. Et là, j'ouvre une parenthèse. D'abord, je mets sur le côté de ma feuille l'aspect idéologique, politique, subjectif et critique. Et je ne focalise que sur la compassion. Avec le temps, j'ai «acquis» une sorte d'identité dure, implacable et froide dans l'animation de mon espace. Je l'assume. Mais dimanche dernier, je peux vous en faire l'aveu, j'ai été profondément affecté par ce que j'ai vu. Remué au plus profond. On ne peut aller jusqu'à ça ! C'est littéralement outrageant pour un homme qui a connu les plus grands cénacles, les hémicycles les plus prestigieux de se retrouver livré ainsi. N'y a-t-il plus de famille autour de lui ? La fibre de la tendresse aurait-elle dis-

paru totalement qui lui tisserait au moins un filet, un dernier filet de protection, d'intimité autour de sa douleur ? L'outrage à l'image est là, dans la livraison de Abdekka à la cantonade, au voyeurisme malsain et aux regards mi-narquois mi-estomaqués d'un Valls et de la délégation française. Je l'écris et le réécris, ça m'a fait mal ! Un mal terrible de voir le symbole de mon pays – fut-il bon ou mauvais – mis en vitrine de fragilité extrême. S'il reste quelque once d'amour pour cet homme, que ceux qui l'aiment ou prétendent l'aimer le sauvent de nos yeux, le préservent d'une actualité à laquelle il n'a plus rien à prouver. Parenthèse humaine fermée, retour au fer, à la dureté et à la réal-politique. Pourquoi diantre voudrais-tu aujourd'hui que je chante avec toi la complainte anti-Le Monde, que je pousse la chansonnette contre Fafa ? C'est moi qui suis allé commander pleines pages grassement payées, Boulevard Auguste-Blanqui, dans le 13^e arrondissement de Paris ? Non ! C'est moi qui recevais Chirac, puis Sarkozy, puis Hollande en validateurs de mes élections présidentielles avant même que le Conseil constitutionnel D.Z ne valide lui-même les résultats ? Non, encore non ! Et est-ce encore moi qui fais tapisserie dans la salle d'attente de Sarko pour y décrocher un titre de séjour ? Non, bien sûr que non ! Alors, aujourd'hui, chacun démerde-lui ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.